

DAVID TURGEON

# LES BASES SECRÈTES

---

*roman*



LE QUARTANIER

Le Quartanier remercie de leur soutien financier  
le Conseil des Arts du Canada  
et la Société de développement des entreprises  
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d’impôt  
pour l’édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l’aide financière  
du gouvernement du Canada  
par l’entremise du Fonds du livre du Canada  
pour ses activités d’édition.

—

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion en Europe : La librairie du Québec (DNM)

—

© David Turgeon et Le Quartanier, 2012

Dépôt légal, 2012  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-89698-039-0



AU MOMENT OÙ commence cette histoire, Irénée Manche vient d'entendre, au loin, la sonnerie de sa porte. Il tend l'oreille, non pour s'assurer qu'il a bien entendu – il a très bien entendu – mais pour vérifier qu'Ignace ne s'est pas réveillé. Ça va, Ignace dort toujours, en tout cas il ne fait pas de bruit. Soulagé un moment, l'homme souhaite d'emblée que cette sonnerie ne se reproduise pas, du moins dans l'immédiat, aussi quitte-t-il momentanément les pensées qui l'occupaient tout entier, lève péniblement son encombrante carcasse et, d'un pas aussi lesté que possible, traverse son immense bibliothèque. Celle-ci se compose de cinq salles principales et de douze attenantes, emplies d'ouvrages en tous genres, indexés alphabétiquement par auteur, sous-indexés par année de première parution, une pièce étant réservée aux anthologies, revues et collectifs, organisés comme il se doit par titre, volume et numéro. Aucun de ces livres n'est sale ni écorné, tout juste s'y est-il incrusté

au fil du temps quelque discrète poussière. Un jaune caractéristique, familier des bibliophiles, a certes fini par colorer le papier, unique preuve de longévité desdits ouvrages. Notre homme n'attend pas de félicitations pour cette tenue exceptionnelle : il engage à prix fort une petite armée de professionnels qui se charge d'épousseter et de faire le ménage dans les titres. Lui se contente d'habiter cette demeure envahie de littérature. Ça lui paraît suffisant. Et puis maintenant il y a Ignace, qui lui présente quelques soucis nouveaux. Bon. Pour l'instant, ça va : Ignace dort et lui, il avance vers la porte d'un pas déjà fatigué, lourd sur ses jambes épaisses et engourdis. Il y avait ce cauchemar qu'il faisait, petit : poursuivi par je ne sais quelle menace, il voulait fuir, courir à toute vitesse mais ses jambes refusaient de le suivre, elles se traînaient sous lui, pas mieux que mortes. Il avait oublié ce rêve fâcheusement prémonitoire, jusqu'à ce que les pleurs d'Ignace, cette terreur inexplicable du nourrisson, lui ramènent à la mémoire la notion même de cauchemar, notion qu'il avait pourtant fait de son mieux pour oblitérer, qu'il avait somme toute réussi à éradiquer de son esprit des années durant. Un autre mauvais rêve, ce souvenir-là aussi lui revenait, le réveillait autrefois en sueur : il avançait dans un couloir – d'hôpital, lui semblait-il – sur un sol à la fois mou et métallique. Une moitié de sa vision lui annonçait le chemin à parcourir, comme dans un jeu vidéo. Mais à chaque pas, ce chemin s'allongeait et le but à atteindre – quel était-il au juste ? –

s'éloignait d'autant. Ce rêve le terrorisait et il croyait l'avoir oublié : mais ces derniers temps les exclamations d'Ignace le ramenaient très loin en arrière, dans une sorte de vision primordiale de ce qu'un jour il deviendrait, vieux et lent. Cette vision s'était estompée au fur et à mesure que lui était venu le langage, et avec lui les mots et les images. Les mots avaient tranquilisé la terreur, l'avaient rendue bénigne. Les images la maquillaient, la tenaient en joue sous la lumière crue. Il avait enfin pris pied dans le monde. Désormais il déciderait de lui-même de quoi seraient faites ses peurs.

On aurait pu croire que c'est la fortune familiale, l'aisance de sa jeunesse qui lui octroyèrent sa confiance insolente. Mais, il s'en rend compte aujourd'hui, c'est d'abord l'appréciation de son propre prénom qui lui apporta l'assise nécessaire, le solage qui protégerait son âme aux moments difficiles. Il ne connaissait pas de vocable plus significatif que celui qui avait accompagné sa venue au monde. Non qu'il aimât particulièrement ce prénom peu commun ; mais lorsqu'on le prononçait, sa rareté même assurait que seule sa personne fût convoquée : si quelque part on disait « Irénée », c'est une autre instance de lui-même qui apparaissait dans le discours, accaparant toute la place nécessaire, s'assurant que de partout on ne puisse faire autrement que le remarquer. Sa physionomie déjà imposante investissait sauvagement ce nom propre et à lui seul ce nom imprimait sa propre loi de la gravité, faisait glisser

le sens de toute phrase, poussait toute connotation vers le bas, creusait la tombe de tout sous-entendu resté là par mégarde. On n'avait qu'à parler d'Irénée pour que s'effondre tout discours. Ce prénom ne laissait de place pour rien ni personne d'autre. D'autres Irénée furent de facto frappés d'inexistence, soudain obligés de quêter de l'attention au moyen d'euphémismes humiliants : machin, truc, celui-là, l'autre. Il faut savoir qu'Irénée Manche avait été un jeune homme suffisant, vantard et prétentieux, ainsi que le sont tous les jeunes hommes qui n'ont pour eux qu'un signe distinctif bizarre. Il a bien changé, ce qui est normal lorsqu'on a passé la plus grande partie de sa vie accompagné seulement de ses pensées profondes. En effet notre homme ne se maria pas, ne cultiva pas d'amitiés, se limita dans ses rapports à autrui à un catalogue de politesses. Indépendant de fortune, il mena une vie que de mauvaises langues qualifièrent d'oisive, que la postérité pourra appeler monacale. Ni l'une ni l'autre épithète ne feront cependant l'affaire : cet homme, s'il réfléchit à s'en fatiguer l'âme, n'atteignit jamais la moindre conclusion, ne fit en tout cas aucunement partager au monde ne fût-ce que l'objet de ses recherches. Il est d'ailleurs permis d'imaginer que de recherches il n'a jamais vraiment été question, que la pensée d'Irénée tournait à vide, sans utilité particulière, façon de meubler un corps trop ample et une maison trop vaste. La notion d'infini le tracassait : savoir que rien n'était mesurable, que rien n'avait

de limite, ça, oui, ça lui donnait le tournis, un tournis tout sauf poétique, rien qui ressemblât à ce délicieux vertige dont on pût tirer une œuvre. Ce n'était donc pas tant Irénée qui pensait que son angoisse qui pensait pour lui, ceci étant expliqué par cela.

Le lecteur peut calculer à la longueur de cette digression l'immensité de la bibliothèque d'Irénée et mesurer du même souffle combien pénible en était la traversée. Irénée n'en est pourtant qu'aux deux tiers qu'il ralentit déjà son allure. C'est qu'il a deviné qui l'attend à la porte. À vrai dire il n'y a pas trente-six possibilités, il ne peut s'agir que d'Anatole, libraire itinérant de son état, venu lui offrir à prix d'ami les plus récents titres en stock, voire quelque fond de catalogue retrouvé par hasard et dont il eût déduit ou détecté qu'Irénée ne possédait pas d'exemplaire. Car, c'est avéré, Anatole, depuis le temps, sait précisément tout ce que comporte la bibliothèque que l'on sait, étant donné qu'il a bien noté chacune de ses ventes dans son grand cahier à colonnes et qu'il n'y a qu'à lui qu'Irénée achète des livres, autrement ça se saurait. Tous les spécialistes le disent : dans une petite entreprise, ce qui compte, c'est d'entretenir une relation soutenue, courtoise et proactive avec le client, c'est la rançon du succès, et c'est ce que fait Anatole, avec diligence et professionnalisme, depuis bientôt quarante ans. Inutile de dire qu'Irénée est son meilleur client, et pourtant, que de maux de tête, ces derniers temps, pour lui trouver le livre qu'il ne



possède pas déjà. C'est qu'Anatole ne vend pas n'importe quoi : il se fournit uniquement chez les éditeurs de qualité, au premier rang desquels trône l'incontournable Charpelle. J'en parlerai dans un moment. D'ici là, il s'agit de représenter les retrouvailles imminentes d'un collectionneur et de son libraire dans ce qui sera – j'anticipe – leur dernière transaction. Comme je le mentionnais, Anatole peine à dénicher dans ses stocks un titre inconnu d'Irénée mais il finit par trouver, car c'est un professionnel, je ne dirai pas qu'il en a vu d'autres – c'est faux, forcément – mais c'est tout comme. Le libraire itinérant ne demande pas mieux qu'un défi insurmontable, c'est sa façon à lui de participer au grand jeu de la littérature, qui comme on le sait bourgeoise tout particulièrement sous la contrainte. C'est en tout cas ce qu'il sermonne en ce moment même à son apprenti, qui en guise d'acquiescement note la réflexion au stylo bleu sur un carnet ligné aux trois quarts plein. Tiens, au fait, c'est nouveau, cet apprenti : Anatole n'en avait jamais vu l'utilité auparavant. Mais il se fait vieux et il doit assurer l'avenir de sa petite entreprise, c'est sa responsabilité et elle lui tient à cœur. Alors, faute de descendance, il a adopté ce jeune homme timide et studieux, à qui il s'est évertué à proférer sentences et conseils. C'est incroyable ce qu'on peut trouver à donner comme conseils dans ce métier. Chaque client est prétexte à un aparté, chaque situation contredit légèrement la précédente, bref la gestion de l'entreprise doit se

faire au cas par cas. Anatole, qui n'a jamais pensé à codifier un métier qui lui était devenu naturel, se surprend ainsi à expliquer chaque détail comme s'il l'avait pris d'un hypothétique manuel du libraire itinérant. Manuel qu'il lui prend soudain l'idée d'écrire, combien ça nous ferait gagner du temps, combien ça encouragerait, même, les vocations ! Et voilà que, tout en improvisant un laïus sur la pertinence de recommander au client tel livre pour lequel on ressent un attachement personnel – pratique à proscrire avec un client que l'on connaît peu, mais qui peut être adoptée parcimonieusement, et avec d'heureux effets, en présence d'un habitué –, il a la vision d'un livre signé de son nom, parfaite addition à la collection « Pratiques et métiers » de Charpelle. Et c'est son apprenti qui se chargerait d'en faire la vente, ce qui réglerait les questions de conflit d'intérêts, Anatole ne se voyant pas vendre lui-même son propre livre, même sous pseudonyme, ce serait un embarras et une faute éthique. Le libraire, décide-t-il – et précise-t-il illico à l'apprenti –, se doit de conserver un point de vue objectif et extérieur sur le livre, jamais il ne doit y entrer subrepticement, jamais le commerce ne doit frayer directement avec l'intime. On ne doit pas se vendre soi-même. La leçon lui semble judicieuse.

— Tu vas maintenant rencontrer monsieur Manche, dont je t'ai parlé maintes fois et qui est notre meilleur client. Ne lui dis jamais cela, évidemment. C'est une chose obscène à dire et à entendre. Et c'est à chaque

client de se figurer de lui-même qu'il est le plus précieux. Ah ! la lumière du hall d'entrée vient de s'allumer. Comme tu vois, nous n'avons pas eu besoin de sonner deux fois. Il faut parfois l'attendre un certain moment, mais ça en vaut toujours la peine. D'ailleurs je peux t'affirmer qu'une fois à sa porte, monsieur Manche ne te posera jamais de difficultés. Il achètera tout ce que tu lui proposeras. Il ne faut pas pour autant lui proposer n'importe quoi. Observe.

Puis la porte s'ouvre, avec un timing qui ne s'obtient qu'après quarante ans de métier. Irénée apparaît, qui constate qu'il s'agissait bien comme prévu d'Anatole, qui s'occupe déjà de faire les présentations. L'apprenti fait une courbette maladroite dont personne ne s'avise. Par principe, le libraire n'entre jamais chez ses clients. Il s'en tient à la porte, voire au hall d'entrée par mauvais temps. Question de respect du domaine privé.

— Je vous attendais plus tôt cette semaine, tiens...

— Ah, monsieur Manche. J'ai eu du mal. J'en suis venu à penser que vous ne manquez d'aucun des livres que je pourrais vous offrir. Bien sûr, je pourrais gratter le fond des stocks, mais à quoi bon ? Vous vous retrouveriez avec des doublons, des rééditions, des pastiches, des palimpsestes...

— Mais il se fait bien de nouveaux livres ? Les auteurs ne chôment pas, tout de même ?

— Tout dépend de ce que l'on entend par nouveau. On publie certainement des livres présentant

un arrangement de mots et d'illustrations que l'on pourrait qualifier d'inédit. Mais on y raconte grosso modo les mêmes choses qu'avant, qui plus est d'une manière assez similaire. La littérature est une créature qui se nourrit de sa propre chair, comme le disait je ne sais plus quelle personnalité... Et puis, de vous à moi, depuis que Charpelle fils a repris les affaires de son père... Enfin, ce n'est plus comme avant, vous voyez ?

Ici Anatole se permet d'éditorialiser, ce qui est une licence qu'il ne s'accorde qu'avec les clients de très longue date. On ergotera plus tard sur la justesse de son jugement. Celui-ci posé, Anatole présente à Irénée la chose à vendre, qui aurait dû être un livre mais qui n'est pas un livre. En effet, Irénée le remarque, la chose, quoique de papier, ne se scinde pas mais se déplie. Et ce déplié continue de se déployer jusqu'à former une surface de respectable ampleur, sur laquelle fourmillent chaotiquement rivières, routes et chaînes de montagnes.

— Une carte ?

— Oui, bon, ce n'est pas un livre, mais c'est de la lecture.

— Ah bon ?

— Mais bien sûr. Suivez les cours d'eau, fouillez la toponymie, tâtez le terrain : tout cela forme un échecaveau plus complexe que bien des narrations modernes. Vous qui avez lu les livres qui comptent, dites-moi : que pourrait bien vous apporter un volume de plus ?

Vous verriez venir tous les poncifs, vous feriez votre hamac de toutes les ficelles. Tel était, en tout cas, mon défi : quoi offrir à celui qui a tout lu ? Vous méritez autre chose qu'un remâché d'intrigue. Ce que je vous propose ici, c'est l'aventure intellectuelle dans ce qu'elle a de plus inédit !

Irénée, comme à son habitude, acquiesce et acquiert le bien qui lui est proposé. Il s'excuse alors, prétextant toutes sortes d'occupations imaginaires – nul n'en est dupe –, et les deux se quittent ainsi et ne se reverront plus, inutile d'insister. Anatole est satisfait et le montre à son apprenti : l'affaire fut menée rondement, avec juste ce qu'il faut de courtoisie et sans effusion discursive notable. Rappelle-toi bien cette leçon, répète-t-il déjà à celui qui le remplacera bientôt : chaque client est différent, il convient de connaître la particularité de chacun, on doit soigner son approche, deviner le désir qui sommeille et savoir y répondre.

Or Anatole, depuis le début, se trompe. Le lecteur, qui a bien examiné l'état des livres d'Irénée, le sait : ils sont trop neufs pour être honnêtes. On pourrait croire que notre protagoniste ne les a jamais vraiment lus. C'est presque le cas : il les a commencés seulement, en a feuilleté les premières pages avec beaucoup de bonne volonté, s'est parfois rendu au dixième, dans les meilleurs cas au quart de leur pleine longueur, puis, quitté de toute envie d'en connaître la fin, en a marqué les abandons de signets innombrables. Irénée

est pourtant certain que parmi tous ces ouvrages il y en a un qui lui parlera. Forcément. Mais jusqu'à maintenant il lui faut bien admettre qu'il s'ennuie en leur compagnie, ne leur trouve au fond que des défauts : celui-ci est exagérément verbeux, celui-là inutilement laconique ; tel volume assommant décrit un à un chaque brin d'herbe avec l'infinie patience d'un tube digestif, telle absconse plaquette cisèle d'ellipses d'obliques béances. Ne parlons pas de toutes ces œuvres pétries de prétentions à la postérité, qui n'ont d'égale dans l'odieux que cette manne, juste à côté, de petits bouquins l'air de rien, coups de cœur saisonniers à la naïveté douteuse, une catégorie se confondant parfois avec l'autre. Les romans à clef ? Irénée, qui n'est pas cambrioleur, préfère les laisser inviolés ; or les intrigues classiques, les récits d'aventures qui ont fait leurs preuves le laissent tout aussi indifférent, alors qu'il ne demande pas mieux que d'être poussé comme vous et moi par le vent de l'énigme, du mystère, de l'inconnu... La poésie, bien sûr, le laisse de marbre. Quant aux essais, si ceux-là ne s'affairent pas bêtement à lui ressasser des banalités pré-réfléchies, c'est qu'ils consistent seulement en une série de mots jetés sans objet sur la page, irresponsables hypothèses sur peu de chose, ne tenant que dans le langage qui les habille, sabir informe n'impressionnant au final que les écoliers et leurs maîtres, que l'on sait serviles. Irénée n'a pas besoin d'eux pour penser. À la

rigueur, lassé du verbe, il est bien disposé à se perdre dans une image, une gravure, un coup de crayon joliment charnu, voire la configuration heureuse d'une typographie bien dessinée; et si c'était ça aussi, la lecture? Aussi reluque-t-il présentement son achat avec un certain espoir. Après tout ce temps il eût pu baisser les bras, mettre un terme à sa collection inféconde, mais au fond il demeurait inexplicablement convaincu qu'un titre s'adresserait un jour à lui, qu'il lui faudrait simplement être patient, disponible, à l'affût, prêt à accueillir ce livre propice dont il serait enfin le lecteur amoureux. Cet espoir, avouons-le, a quelque chose de candide, on voudrait le confondre avec une bête habitude – comme chez ces collectionneurs qui, après l'excitation initiale, ne font plus qu'accumuler les possessions sans que soit jamais évoquée une hypothétique lecture – mais Irénée a réellement conservé en lui ce désir du livre, l'a consolidé et rendu inébranlable, si bien que ce désir est devenu aberrant à force d'acharnement; aberrant, mais non moins vital au principal intéressé. Ceci, combiné à une fortune familiale dont nous n'oserons estimer l'ampleur, suffira à expliquer les dimensions faramineuses de la bibliothèque que nous avons vue et que notre homme traverse maintenant en sens inverse, se demandant non sans à-propos où, c'est-à-dire dans quelle partie de sa bibliothèque, cette nouvelle acquisition ira trouver sa place. Ou tiens, se dit-il, peut-être devrait-il en

orner l'un de ses murs. Dans la chambre d'Ignace, par exemple ; et sur cette pensée il entend chigner l'enfant qui ne dort plus.

\*

Déjà Anatole et son apprenti sont loin. L'été aussi a pris le temps de s'achever. Nous sommes dans une station balnéaire au charme tout accidentel. Dessignons quelque peu notre décor : une plage longiligne en bordure des champs, où les touristes viennent par grappes à la belle saison se baigner, louer des chambres de motel, jouer dans les arcades, s'empiffrer de crème glacée et de bretzels géants, s'ennuyer en amoureux, et que sais-je. Il y aura quatre protagonistes. Thomas et Mathilde n'interviendront pas tout de suite, retrouvons donc Jonathan et Alice dans la petite maison qu'ils ont louée sur la Quatre-vingt-huitième avenue, autour de dix heures, plutôt dix heures et demie : elle est debout depuis longtemps, elle s'impatiente, il grommelle que ce n'est pas pressé, que ce sont les vacances, elle ne répond rien tout en habillant son cou d'un léger foulard mais on comprend ce qu'elle veut dire, lui aussi qui dit à plus tard et on entend la porte claquer, bon, pas claquer claquer, disons qu'elle se ferme un peu brusquement. On voit qu'ils se connaissent bien l'un l'autre. En tout cas ils savent apprécier leurs mauvaises habitudes respectives. C'est un lève-tard,



c'est une couche-tôt. Les contraires s'attirent, dit la sagesse populaire, qui a toujours raison. Moi par exemple qui suis un garçon attardé, je me suis toujours bien entendu avec les filles précoces. Quant à notre jeune homme, c'est simplement qu'il ne partage pas l'engouement de ses semblables pour les choses du matin. Mais ça va, il ne vous empêchera pas de faire votre jogging aux petites heures. Elle, par contre, vit au soleil, c'est à croire qu'elle fonctionne à la chlorophylle. Par exemple, au début de l'automne, comme maintenant, elle rougit d'un rien et surtout c'est le temps de l'année où mûrit en elle l'exaspération qui tombera fin novembre comme un fruit d'hiver.

Je ne comptais pas vous expliquer pourquoi ces deux-là prennent leurs vacances au milieu de septembre. Peut-être qu'ils ont travaillé tout l'été, il faut bien qu'il y en ait comme ça qui prennent leurs vacances quand l'été est fini. Peut-être qu'ils sont partis sur un coup de tête parce qu'ils aiment les couleurs de l'automne. C'est vraiment plus simple si on les imagine arrivés là, nés là tout faits avec leurs histoires et leurs lubies. Je vous en demande beaucoup. Jonathan a passé une partie de la nuit à éplucher les romans achetés avant de partir afin d'en faire l'étude, laissons-le dormir. On ne suivra pas non plus Alice, son foulard brun, son chandail mauve et ses pantalons amples dans sa quête de pain tranché. En fait, on n'ira nulle part, on va juste s'asseoir et leur élaborer un passé. Au début, donc, c'est une petite phrase qui les a réunis. Ils

s'étaient rencontrés à l'anniversaire d'un ami commun, ils s'ennuyaient chacun de leur côté et il lui avait dit quelque chose d'assez doux et d'un peu mystérieux, une jolie petite phrase que personne d'autre n'avait entendue. C'était une phrase dont le succès tenait à l'intonation, à la candeur avec laquelle elle était prononcée. En soi elle n'avait pas beaucoup de valeur, mais enfin, elle n'était pas trop mal tournée. En tout cas cette petite phrase avait conquis d'un coup la jeune femme, avec une inéluctabilité qui les surprit tous les deux. À force d'autres petites phrases privées du même genre, et qui lui venaient de plus en plus naturellement, Jonathan conclut fatalement qu'il avait de quoi devenir écrivain. De quoi : en temps à dépenser, en idées noires à ressasser, en illusions à perdre. Il pensa avoir un prénom pour ça. Quand il se regardait dans le miroir, il se trouvait très anonyme. Mais ça fait très écrivain d'être anonyme, se disait-il, puisque l'écrivain est quelqu'un qui se fond dans son époque, s'infiltré en parfait autiste parmi ses congénères pour en retirer un miel amer – et on se demande bien ce qui le pousse à vouloir extraire friandise si hostile –, voilà en tout cas l'écrivain fonctionnel, qui n'est pas, Johnathan ne manquait jamais de le préciser, l'écrivain de spectacle, celui qui est beau sur les photos et qui passe bien à la télévision, et dont on se méfie de l'œuvre pour ces mêmes excellentes raisons. Suppôt de l'écran animé, passe ton chemin. Le journal, les périodiques littéraires, c'est autre chose. Jonathan

consentirait tout à fait à voir son nom là, s'envisage très bien personnage de l'actualité, un de ceux dont on suit la démarche roman après roman, à qui on demande régulièrement : Comment s'appellera votre prochain livre ? et dont à force de familiarité on discerne peu à peu la poétique. Admettons-le, les visées de notre protagoniste sont on ne peut plus raisonnables. J'entends toutefois votre légitime indignation : un roman à propos du roman, encore ? Croyez-moi, je partage tout à fait chacune de vos inquiétudes : on a déjà publié assez de ces exercices narcissiques pour nous occuper jusqu'à la prochaine ère géologique. La mise en abyme, c'est trop facile : y a qu'à creuser. L'autoréflexivité ? Soyons sérieux, il y a longtemps que les jeux de miroirs ne nous fascinent plus. Et tant qu'à parler de miroirs, de grâce épargnez-nous aussi les tiroirs et jetez-en la clef au fond du premier volcan venu. Voilà, je voulais m'assurer que nous nous comprenions bien.

\*

Quant à notre intrigue, pour l'instant elle se pose comme suit : Jonathan va-t-il réussir à sortir du lit avant qu'Alice ne revienne ? Diplomatiquement parlant, il le faudrait bien. Ça démontrerait un esprit d'ouverture, une volonté de résolution. Autrement, on ne frôle pas l'incident à la frontière mais il ne fait pas bon cultiver trop de résistance passive. Admettons qu'il s'est